

ÉCRITS DE FEMMES

17 SEPTEMBRE 2016

Inès Cagnati, « Génie la folle »

17 septembre 2016 – 3 juin 2017

Marie-Claire Blaimont

Recueillir à tour de rôle des mots
ou groupes de mots dans le
roman. Avec ces mots, écrire.

C'est vers la Noël qu'Antoine est revenu. Il faisait si froid, les pluies avaient cessé.

Il arpentait la cuisine comme un renard affamé. Je lui offris une tasse de café frais.

Puis il demeura simplement assis, il ne parlait pas. Nous nous regardions et les souvenirs gonflaient notre cœur.

A l'époque, j'étais petite encore. Antoine se présenta un matin à la ferme, il cherchait du travail et assura qu'il connaissait bien la vigne, qu'on pouvait lui faire confiance. Ma mère l'étudia avec des yeux de chatte salope tout en défroissant lentement sa robe à hauteur des hanches. Ils s'aimèrent sur le champ et je les trouvai beaux. Ils eurent assez de tendresse en eux pour ne jamais m'éloigner et ce bonheur simple nous épanouissait tous les trois.

Ils me promirent bientôt l'arrivée d'un petit pour le prochain Noël.

Le docteur s'inquiétait de la fièvre qui ne tombait pas, du nez pincé de ma mère, de la sueur qui lui noyait le visage. Il lui demanda enfin de pousser vite, de pousser fort. Elle gémissait et Antoine me broyait la main à chaque flambée de douleur.

Comme une sentence, le silence est tombé et le regard du vieux médecin s'est dérobé.

Dominique

Dans l'armoire, ses pantalons gardaient encore l'odeur des champs et ses chemises à carreaux dégageaient le parfum des branchages, de la terre, des pluies et de tous les relents de la ferme que nous occupions. À l'époque, oncle Jean ne parlait pas. Il demeurait parfois assis sur une marche de la véranda et buvait un café frais. J'étais petite, je l'aimais et je lui apportais dans ma robe, quelques reines-claude ramassées dans le verger. Je les lui offrais avec un sourire. Il les mangeait vite, crachait le noyau et essuyait ses mains sur ses cuisses. Il avait faim.

C'est vers la Noël qu'oncle Antoine est revenu pour les funérailles de son frère Jean. Il faisait si froid au cimetière que je me suis blottie contre lui, en larmes, cherchant ses grandes mains pour y fourrer ma tête. Il se pencha vers moi, caressa mes cheveux et me glissa dans l'oreille « T'as poussé bien vite, Inès. T'es grande maintenant. Étudie bien et ne reste pas à la ferme ».

J'ai 60 ans. Je suis toujours à la ferme et les armoires d'oncle Jean fleurent encore sa présence.

Nicole

Sous l'ombrage du saule pleureur, je me balance doucement dans le hamac. La brise printanière me caresse. Dans ma robe légère, je frissonne. Je bois par petites lampées une tasse de café frais. Dans ma tête, les souvenirs affluent, parfois nostalgiques, parfois douloureux, parfois empreints de gaieté. Il y a bien longtemps, j'étais petite pour mon âge. Mes parents me consolait : tu grandiras quand tu deviendras une jeune fille et tu dépasseras en taille toutes tes camarades de classe. Etudie et ne t'inquiète plus. Je demeurais parfois assise derrière la fenêtre de ma chambre, j'observais les va et vient de la ferme. Il arrivait qu'un renard tenaillé par la faim pointe le bout de son museau mais, effrayé par les aboiements du chien, il partait gros jean comme devant. Certains jours, la température était si basse que les vitres gelaient, il fallait gratter pour les rendre à nouveau transparentes. Les branchages étaient lourds de neige. Les vignes dormaient sous un linceul blanc. Mon frère Antoine faisait son service militaire. C'est vers Noël qu'il est revenu. Le temps passe vite quand on est titillé par l'espoir ! Le dimanche soir, ma mère, dans sa robe bleue, demeurait parfois assise dans le canapé, elle écoutait une pièce de théâtre wallon à la radio. Elle ne parlait pas. La pièce terminée, elle se levait, écartait la tenture, scrutait le ciel noir de neige. Elle va tomber disait-elle. Demain, il faudra pelleter dans l'allée et devant les étables pour dégager le passage. L'hiver est triste et difficile à vivre.

Huberte

J'avais faim. J'ai toujours faim. Je suis comme un renard affamé à l'approche d'un poulailler.

Le docteur me suivait, dans sa robe ample, sous sa capeline, son lourd sac plein de je-ne-sais-quoi !

Je n'ai pas été galant et ne lui ai pas proposé de le porter. J'espère qu'elle ne va pas tomber. C'est elle qui a choisi d'être médecin de campagne. Elle ne parlait pas, elle était petite. Jolie sans doute, mais je n'osais pas la dévisager. Nous nous hâtions. J'avais un air dans la tête : cette vieille chanson qui raconte le chagrin d'une femme assise à l'église ; c'est Antoine qui a amené cette chanson à la Noël, l'année passée. Il était avec sa femme, une belle salope celle-là !

En arrivant dans la cour de la ferme, on sentait déjà le café frais. C'est comme ça que j'étais certain que Maman allait mieux. Le docteur est là. La pluie a cessé. Par la fenêtre, je regardais les branchages, qu'est-ce qu'ils ont poussé. Demain je descends dans la vigne !

Didier

Dans ma tête, un renard affamé.
Je demeurais parfois assise.
J'avais faim, faim de sa présence.
A l'époque, elle ne parlait pas.
Vers la Noël, Antoine est revenu.
On était à la ferme.
Il travaillait dans les vignes, au loin.
J'étais petite, je la suivais partout.
Je ne la quittais pas des yeux.
J'avais peur ; elle va tomber ; je serai là.
Je voulais grandir aussi vite que les branchages pour l'aider.
Je voulais aussi rester petite, toute petite, pour ne pas l'encombrer.
Les pluies avaient cessé. Il faisait très froid.
Je suivais en silence, à distance.
J'entendais : « une belle salope ».
Je ne savais pas qu'ils parlaient de cette femme dont j'avais tant besoin.
Je ne l'aimais pas.
C'est quoi, aimer, être aimé ?
Dans mon cœur, le renard cherchait chaque jour une caresse qui ne viendrait jamais.
Seul le docteur, devant un café frais, me regardait et me voyait.
Etre malade pour être vue.
Etre transparente pour la suivre, pour ne pas la perdre.

Annette

A l'époque, plus précisément vers la Noël, il pensait au renard affamé. Comme lui, il avait faim et n'avait rien à se mettre sous la dent. Il maigrissait, il nageait dans sa robe. Il croyait qu'elle allait tomber. Il s'aperçut que les pluies avaient cessé. Il décida de sortir de son abri pour se rendre chez le docteur qui attendait une belle salope. Elle ne vint jamais. Ce qui était compréhensible. Il faisait si froid dehors. Il discuta un moment avec le docteur. Ce dernier lui ordonna de prendre des vitamines. Malheureusement, il n'avait pas le moindre sous pour payer la consultation et les vitamines. Furieux, le médecin lui ordonna de faire la valiselle. C'est ce qu'il fit. Il tomba. On entendit un gros boum. Il était mort.

Delphine

C'est vers la Noël qu'Antoine est revenu. Il a poussé la porte et avec lui c'était comme si le soleil entrait dans la maison. J'étais petite encore, mais j'ai senti cette chaleur et elle, elle s'est redressée soudain.

Elle a lancé sur lui son regard de renarde affamée.

J'ai faim, a-t-il dit.

Elle a dit, moi aussi j'ai faim de tant et depuis trop longtemps. Elle demeurait assise près du feu presque endormi. Je l'ai crue assoupie, mais non, elle était attentive. Simplement, elle ne parlait pas, le corps tremblant dans sa robe de laine.

Dans ma tête montait une grande somnolence, de ce silence, de cette attente de je ne savais quoi.

Je n'entendais plus l'eau rebondir sur le toit. Les pluies avaient cessé.

J'étudiais chaque mimique sur le visage d'Antoine. Il buvait sans mot dire le café frais du matin dans le bol fêlé qu'il avait pris sur l'évier. Je ne comprenais pas. A l'époque, je ne comprenais pas grand-chose d'ailleurs, habituée à ce silence qu'elle entretenait autour d'elle. Le vent poussa la grosse branche du cerisier contre le mur.

Elle va tomber, dit-elle.

J'ai ouvert la porte. Le docteur attendait dehors. Il entra. Alors ? demanda-t-il à Antoine. C'est toujours la même belle salope, dit-il.

Il faisait si froid.

Marie-Claire

Aujourd'hui, devenu comme un renard affamé, le docteur attend sa proie.

Immobile, il demeure parfois assis simplement de longues heures dans son cabinet médical à imaginer le moment où ses patientes, toutes de belles salopes, tombent la robe devant lui.

Il faut dire qu'il prend la peine à chaque fois de baisser le thermostat du cabinet pour qu'il fasse si froid pour elles à moitié nues devant lui.

Il savoure ces moments, et prend le temps de bien les regarder en souriant de manière affable pour les tromper.

Il ne parle pas .

Il étudie ses proies.

Il a faim.

Ses sens sont en éveil.

Après, lorsque les pluies ont cessés dans sa tête, il aime boire un café frais.

Il se remémore lorsqu'il était petit.

A l'époque, il suivait sa mère dans les fermes.

Il se souvient, avec une fascination à présent lugubre, de son agression et de l'odeur des branchages dans les vignes.

Résigné, il avait poussé vite.

Après, les années s'étaient succédées, sans prise apparente de l'agression sur lui.

Aujourd'hui, il a repris le contrôle de sa vie.

De proie, il est devenu chasseur.

Un sourire de satisfaction se dessine sur ses lèvres, au moment où il repose sa tasse de café.

Ses yeux brillent.

La patiente suivante peut entrer.

Magali